

## *Trouver une île*

*10 heures 30*

D'abord il y a le ciel puis la mer où il se fond. Puis le tapis jaune du sable qui vient fermer le cadre d'un horizon vide et bleu. C'est l'avant-veille de mon dernier jour et je me gave de cette vue que m'offre le cadrage en plastique gris du poste de surveillance. A m'en faire dégueuler les yeux.

La matinée est fraîche mais le temps est au beau, au moins jusqu'à demain. En profiter donc, avant la fin de ma saison.

J'ai posé ma bouée de plastique rouge en forme d'amphore contre la cloison de ma guérite sur pilotis. J'ai sorti les jumelles de leur étui et chaussé mes lunettes fumées. C'est l'avant-veille de mon dernier jour et la saison aura été bien calme. Trop peut-être. Sûrement. Mon doigt parcourt rapidement les pages du cahier où sont notées au Bic nos différentes interventions. Ça aura été la saison des petits bobos, des écorchures, des enfants perdus et des chiens sans laisse. Rien de très palpitant... Rien à raconter au final, lorsqu'il faudra fermer la guérite de surveillance jusqu'à l'année prochaine. C'est dommage...

Je pensais pourtant que j'en aurais eu des trucs à raconter en fin de saison, des anecdotes croustillantes et savoureuses où toujours je serais apparu en héros. Mais non. Loin s'en faut. Pour l'instant... C'est l'avant-veille de mon dernier jour mais l'accident sublime, le noyé prodigue, peut encore arriver ! Le temps est au beau, l'eau est fraîche, c'est le dernier week-end de septembre... tout peut encore arriver ! S'agit d'être là, s'agit d'être prêt.

Un petit group est arrivé sur la plage. Ils sont sept, engoncés dans des gilets de sauvetage XXL d'où ressortent des têtes sans cou.

« Dans un premier temps, à genoux sur votre planche ! »

Le seul qui parle est le moniteur. Il porte un chapeau. Les six autres, attentifs et concentrés, s'appêtant à en découdre avec une mer d'huile, écoutent, appuyés sur leurs pagaies aux extrémités fluos.

« On prend sa planche, on va dans l'eau ! »

Je guette. J'ai déjà la main qui cherche la bouée contre la paroi de ma cahute. Je les regarde impatient. Le moniteur aussi.

Depuis le bord, il ponctue les bruits du ressac avec des encouragements de sportif. De ceux qui galvanisent les plus confiants et pétrifient les débutants.

Le plus téméraire du groupe, les mâchoires serrées dans son gilet de sauvetage jaune, est déjà debout et s'élance dans un équilibre précaire vers un horizon invisible. Il ferait un bon client. La confiance souvent trop dosée est dangereuse.

Une dame, visiblement la plus âgée du groupe, encore sur le bord, s'agrippe à sa planche sans parvenir à y monter.

Le moniteur à la rescousse : « T'inquiète, ça va aller Brigitte ! »

La dame s'agrippe et la planche se retourne. Sa tête blanche seule dépasse à peine désormais de son gilet qui la maintient à la surface. Elle a l'air d'une naufragée à moins d'un mètre du bord. Elle ne se noiera pas dans si peu d'eau. Pas là. Pas maintenant. D'autant que le moniteur, dans un geste las de générosité molle, lui a tendu sa pagaie à laquelle elle s'agrippe pour se relever. Elle parvient alors maladroitement à se hisser, s'installe à genoux sur la planche, lance un regard de fierté au large et se lance. Elle file et donne l'air de glisser sur l'eau, de filer dans le ciel tant l'horizon est flou. Une comète au cheveux blancs dans un gilet fluo.

Je la suis du regard, patient.

L'intrépide du groupe, au loin, a laissé tomber sa pagaie et se maintient debout dans un équilibre incertain. Moment suspendu. Il se résout finalement à se laisser tomber. Ma main agrippe alors ma bouée rouge avant de la relâcher déçue. Bon nageur, il a déjà rattrapé planche et pagaie.

La comète a cessé de tirer son plan elle aussi et flotte maladroitement à côté de sa planche que la mer malicieuse éloigne doucement d'elle. Elle remue et patauge en sur place comme un objet flottant non identifié.

Le moniteur circule, fier et droit sur sa planche, veillant à regrouper le troupeau marin de ses initiés. Il est le seul debout désormais. Tous les autres ont opté pour la position à genoux. Plus sûre. Même le téméraire au gilet jaune semble s'être soumis à la dictature de sa prudence.

Le groupe file finalement avec fière allure, suivant son berger au chapeau le long du bord, laissant derrière lui des lignes de sillons parallèles parfois ponctués d'une chute. Une portée et des notes. La mélodie du paddle. Pas là que je trouverai mon client.

Des baigneurs sont arrivés, téméraires. De l'eau jusqu'aux cuisses, ils observent eux aussi les planches s'éloigner. Il va leur falloir bientôt passer la frontière abdominale avant de vraiment s'enorgueillir d'une baignade de septembre ! Pour peu que le petit-déjeuner ait été trop copieux, ou le dîner de la veille trop arrosé, et j'aurai mon hydrocution ! J'attends, les jumelles vissées aux yeux, la main sur la bouée.

Finalement, après quelques minutes, ils sont quatre à être complètement entrés sans heurt. Une jeune fille en maillot deux pièces noir les regarde, les mains sur les hanches, de l'eau jusqu'aux cuisses, enviant leur courage qu'elle n'aura pas.

Voilà que reviennent les paddles ! Et les têtes des baigneurs, comme autant de bouées brunes, blondes, blanches, flottent entre les planches. Un coup de pagaie peut-être ? L'accident typique...

« Ça veut plus tourner ! » pleurniche avec inquiétude une femme du groupe que le courant éloigne.

Je suis prêt à me lever, mais le moniteur, le chapeau aussi sec que la voix, arrive à la rescousse avec une rapidité inattendue.

« Loin, loin ta pagaie ! » dit-il avec un ton aussi rassurant que méprisant.

C'est l'avant-veille de mon dernier jour... il y a encore le temps...

### *12 heures 32*

Midi trente est arrivé, et avec, les gargouillis de mon estomac éveillés par les effluves de mon sandwich.

La mer s'est retirée aussi vite que sont partis les aoutiens migrateurs.

Coefficient de marée 81. Mer basse 17 heures 25. Mer pleine 22 heures 53.

Les nuages ont pointé le bout de leur nez gris et cotonneux. Même le sable a changé de couleur. Peu de chance pour que j'ai mon noyé sublime aujourd'hui.

Je sors de mon sac isotherme le parallépipède d'aluminium où reposent les tranches de pain de mie garnies de thon et déballe l'ensemble avec autant de minutie que je l'ai emballé le matin même. C'est l'avant-veille de mon dernier jour. Mon antépénultième sandwich ! Je mâche consciencieusement, avec lenteur. Je me calle sur le temps qui passe à marée descendante. Dans les hublots de mes jumelles, j'observe le balai des tracteurs qui vont aux parcs à huîtres retourner les bourriches. Mélancoliques éléphants de mer mécaniques qui laissent leurs profondes empreintes dans le sable encore humide. Etranges animaux marins.

Mon semblant de repas s'étire ainsi lentement, au rythme de mes bouchées et des moteurs gasoil.

Un homme en parka bleue se détache sur l'immense désert humide. Je fais le point.

Il creuse. Au même endroit, un trou profond.

Il fouille le sable à la recherche de je ne sais quoi... coques ou vers de vase...

Quelques mouettes rieuses exhument une maigre pitance du tas de sable vaseux qui borde le trou du pêcheur.

C'est l'avant-veille de mon dernier jour et il n'y aura guère plus de nageurs avant la fin d'après-midi. Si le temps est clément.

La dernière bouchée avalée, je m’amuse à rouler mon aluminium en boule pour tromper l’ennui et manque un panier à trois points dans la poubelle juste en dessous.

Un homme à casquette, le visage bronzé et des lunettes de cycliste autour du cou m’interpelle en bas de la cahute. Il cherche des marcheurs avec lesquels il a rendez-vous.

« Non. Désolé. »

Il repart en quête de ses ouailles. Sûr qu’il s’entendrait bien avec le moniteur de paddle du matin.

Je reprends mes jumelles pour le regarder s’éloigner sur la voie qui borde la plage où s’alignent les réverbères bleus qui attendent la nuit dans une impassibilité métallique à laquelle le jour, seuls les chiens et les antivols trouvent une utilité. Ils s’alignent ainsi jusqu’à disparaître. Une ligne de pointillés bleus. Un chemin tout tracé vers nulle part. Comme une ligne GPS pour les quelques marcheurs du dimanche de sortie le samedi.

Il n’y a plus rien à noter au Bic dans le cahier. Plus d’enfants. Plus de bobos. Plus d’écorchures.

Le bruit de mes dents dans la pomme me ramène au silence du moment.

On n’entend plus les vagues et plus non plus les tracteurs qui sont trop loin maintenant.

J’aurais bien envie de descendre, aller me dégourdir les jambes, serrer quelques pinces avant la fin de saison, prendre un café *Ô Vent du Sud*... mais je ne peux pas, je ne dois pas. Non. Je dois rester là. Attendre un noyé compatissant qui finira par venir me sauver de cet ennui.

Ce serait bête tout de même de le rater, comme ça, l’avant-veille de mon dernier jour !

Ce serait moi tout craché ! Du pur J.P. !

Alors pour tenir, patienter en attendant le retour de mes prétendants à la mort du jour, je me fais le film du bord de mer aux jumelles.

De l’océan des toits qui nargue la mer qui s’en est allée au loin, je vois dépasser la petite tour carrée de la maison où j’ai loué ma chambre. Rue Halley. Ça ne s’invente pas. Peut-être ma comète-paddle aux cheveux blancs de ce matin passera-t-elle par là elle aussi ?

Non. Peu de chance.

Seule la maison de ma logeuse est occupée en septembre. Tout, autour, est fermé.

Les volets comme autant de parenthèses closes sur des rires d’enfants, des repas de famille, des moments de vie en stase qui reprendront au prochain pont ou aux prochaines vacances.

Fini le temps de l’insouciance. Finis les cris sur la plage et les bruits de balles sur les raquettes en bois.

C’est l’avant-veille de mon dernier jour et tous, déjà, se préparent à hiverner. Et moi, je ne sais pas ce que je ferai après. Dans deux jours. Le flou total. Comme l’horizon sur la mer. Mon pauvre J.P. Même pas capable de te dégoter le grand moment que tu étais venu chercher. Adieu la belle histoire. Oubliée l’anecdote savoureuse.

Quel été de merde !

Le gars en parka bleue est toujours à chercher ses coques et le tas de sable à côté de son trou devient vraiment énorme.

A l'autre bout de la voie, l'autre type à casquette arrête chaque promeneur qu'il rencontre, leur demandant probablement s'ils n'ont pas vu ses marcheurs.

Ces types...

On dirait moi.

*18 heures 56*

Il va être 19 heures et j'aurais dû fermer ma cahute il y a près d'une heure. Pourtant, je suis là, les yeux vissés aux jumelles à m'en décoller les paupières.

C'est peut-être parce que demain, ce sera la veille de mon dernier jour et que l'imminence de l'échéance me file le vertige ? Oui. C'est peut-être pour ça...

C'est peut-être parce que ces trois mois passés le cul dans ma cabane n'auront pas fait de moi l'homme que j'espérais ? Oui. C'est peut-être pour ça...

C'est peut-être parce qu'en rentrant dans ma piaule, je sais que je vais encore mettre des plombs à trouver le sommeil à tourner et virer dans mes draps qui grattent sans pourtant avoir le courage de sortir ? Oui. C'est peut-être pour ça...

Mais pour le moment, ce qui me tient là, suspendu, attentif, ce qui m'hypnotise, me fige, me retient les yeux attachés, c'est autre chose.

C'est le type en parka bleue, sur la plage, seul, qui continue de creuser.

Il n'y a plus rien, plus personne. La plage a été abandonnée par les hommes aux lambeaux de la nuit qui arrive. Les réverbères bleus ont lentement commencé à grésiller, impatients d'en découdre avec l'obscurité naissante.

Les terrasses se sont fermées.

Les tracteurs sont repartis.

La mer a entamé sa lente remontée et tout le reste s'est retiré. Tout sauf lui, le type qui creuse, et moi, qui le regarde, les yeux ronds collés aux hublots.

Le monticule de sable qui borde son trou est devenu colline, et, de l'homme en parka bleue, je n'aperçois désormais plus que la tête qui dépasse et les pelletées de sable qui s'envolent hors du trou.

C'est certain, ce ne sont pas des coques qu'il cherche !

J'ai mal aux yeux et dois me passer une serviette sur le visage. Rapidement. Ne pas le perdre. Comprendre. Attendre. Surveiller.

Au moment où je réajuste les jumelles vers le trou, mon cœur s'emballe. Je ne le vois plus ! Puis une nouvelle pelletée de sable éjectée me rassure. Il est toujours là. Je ne vois juste plus sa tête.

Parviendra-t-il à ressortir de là avant que la marée ne soit revenue ?

Plein mer 22 heures 53

L'eau sera à son niveau dans moins de deux heures.

Pourvu que l'obscurité n'arrive pas trop vite et ne m'empêche de surveiller jusque-là !

Mon incrédulité me remplit de joie. Je l'ai mon histoire insensée, mon truc à raconter ! Ce type qui creuse sans que je sache...

!

Et puis ça me revient !

!

Comme une remontée gastrique. Comme une gifle méritée.

L'histoire... La rumeur... L'affaire ? Sais plus...

Comment y disaient déjà ? ... L'histoire ? Oui c'est ça... je crois... je sais plus trop... Le mystère des trous ? Non. Oui. C'est ça ! L'affaire des trous !

J'avais vu ça dans le journal local l'été passé et on en avait discuté au poste de surveillance avec Michel.

Les gens s'étaient étonnés de trouver un matin de juillet, à marée basse, de larges trous profonds à divers endroits de la plage. Il y en avait cinq ou six. Je sais plus. Assez pour faire parler en tout cas.

Très vite, les rumeurs étaient allées bon train.

Pour les uns, c'étaient des voleurs de sable, pour d'autres, des manifestations surnaturelles.

C'est fou comme il est difficile aux hommes de trouver des explications plausibles face à l'inexplicable !

Les trous avaient été mesurés, étudiés, photographiés. Le Conseil municipal, convoqué d'urgence, avait même voté la mise en place d'un comité de pilotage et de réflexion dont la mission avait été d'élucider le mystère.

En plein été, il était hors de question pour Monsieur le maire qu'un enfant se noie malencontreusement dans l'un de ces fichus trous, trop profonds à la marée montante !

Et puis, cette plage percée de partout, c'était d'un ridicule ! Les communes environnantes s'en étaient amusées et de scabreuses métaphores fromagères avaient même circulé les jours de marché.

Chacun y allait de sa théorie.

Le buraliste parlait d'un fou sorti de l'asile qui s'était mis en tête de vider la mer. La postière quant à elle était inflexible : c'étaient là des trous de vers géants... son beau-frère en avait entendu parler sur Internet ! Le gars qui bossait avec moi au poste de secours était lui convaincu qu'il s'agissait d'une performance d'un artiste de land art qui photographiait ensuite ses trous avec un drone. Je me souviens même d'une gamine, sur la plage, qui avait timidement avancé, en léchant une glace à la framboise qui lui dégoulinait sur la main, que c'étaient sûrement des Chinois qui cherchaient à rentrer chez eux.

Toujours est-il qu'à la fin de l'été, le mystère n'avait toujours pas été résolu et la plage avait retrouvé sa platitude naturelle.

Et voilà que ça recommençait et que j'en étais témoin. Cet étrange faiseur de trou me remplissait de joie et refaisait mon été.

Et dans la lumière tombante, quand l'horizon se confond avec la nuit, la mer et le sable, je surveillais avec impatience, les mains moites serrées sur les jumelles, les pelletées de sable qui continuaient à s'envoler du trou.

*21 heures*

21 heures déjà

Lentement la marée vers le trou est montée  
Et le bruit du ressac a éteint le silence.

J'ai les yeux engourdis acculés aux jumelles  
A guetter mon creuseur que la nuit dissimule.

Et c'est une île désormais  
Tout à côté de lui  
Et je suis le témoin  
D'un éphémère espoir  
Que la marée montante  
Commence à grignoter.

Lui, au fond de son trou  
Continue de creuser  
Imperturbablement.  
Il se fabrique une île  
Qui n'aura qu'une nuit  
Mais qui aura été.

Le chant de la marée,  
L'envolée des pelletées,

Tout cela bat en rythme  
Et fait une harmonie  
Qui me trotte dans la tête  
Comme un air familier  
Et pourtant bien nouveau.

La poésie de son acte,  
Cette inutilité magnifique,  
Me fascine,  
Ma façonne.

Les yeux tout attachés  
A la sombre silhouette  
De l'île qui se crée  
Et de l'ombre à côté,  
Je sens enfin venir  
Et pousser dans mon ventre  
Ce qu'il me fallait voir  
Et ce que j'attendais.

En fabriquant cette île  
Contre vents et marées,  
Sans témoin et sans gloire,  
C'est moi qu'il a comblé.

Faire un trou en bouche toujours un autre...

Mon cœur est comme son île,  
Escarpée et sans bord.  
On n'y peut plus entrer  
Sitôt qu'on est dehors.

Mais l'onde grignotant  
Les contours sablonneux  
Lentement ouvre alors  
De magnifiques criques  
Où l'on peut amarrer.

Et je me sens empli,  
Exaucé et comblé,  
Car en creusant ce trou,  
C'est moi qu'il a rempli.

A mesure que son île  
Fond dans l'eau de la nuit  
Je la sens se construire  
Je sens qu'elle me nourrit.

Les châteaux en Espagne  
Ou les moulins à vent  
M'apparaissent soudain  
Comme autant de pays  
Comme autant de moments  
Qu'il me reste à trouver  
Pour être finalement  
Celui que j'attendais  
Ainsi terriblement.

La marée est montée  
Et l'île a disparu  
Et de l'homme en parka  
Rien ne reste non plus.

Je pose les jumelles  
Dans le noir absolu  
Calme, serein, tranquille,  
Tout empli de son île.

*Lendemain, 10 heures 15*

- Salut Francis, une pression comme d'habitude ?
- Ouais merci.

Il pose son journal plié en deux sur la table et le recouvre de sa casquette de flanelle du dimanche.

- La pression de Monsieur !
- Merci René.
- Beau temps, hein ? T'as fait ton marché ?
- Oui j'en viens... et ça fait un sacré bien quand les touristes sont partis ! Ça aura été un drôle d'été !

Il lève les sourcils. Une mouette rit sur le port.

- Clairement !
- Comment ça a marché pour toi la saison ?
- Pas si mal par rapport à ce qu'on attendait. J' pense qu'on aura encore quelques retraités pendant, quoi, trois quatre semaines ? Et puis on f'ra les comptes !

Il fait un signe du menton vers la plage.

- Y a encore des baigneurs !
- Oui, j'vois ça. Y doivent se g'ler la couenne les parigos !
- Penses-tu ! « Elle est bonne » qui z'arrêtent pas d'gueuler avec des sourires abrutis !

- Tu vas voir qu'un d'ces quat'matins, y a un vieux qui va claquer d'avoir tenté sa chance...

Il fait un signe de tête vers la cahute de surveillance.

- D'ailleurs, la cahute... Elle est déjà fermée ? Il est plus là le p'tit jeune ? D'habitude ça reste ouvert jusqu'à la fin septembre, non ?
- M'en parle pas ! J'en causais c'matin avec Véro, tu sais la petiote du gros Michel qui bosse à la SNSM.
- Et ?
- Bah le p'tit d'vait normalement bosser jusqu'à mardi je crois... Attends que j'te dise pas d'conneries... Oui mardi matin, j'crois bien... et c'matin, personne !
- Il a oublié de s'lever ! Les jeunes...
- Que tu crois ! Le Michel a passé direct un coup de bigophone où qu'y logeait, chez la Bérengère. Elle est montée voir. Personne. Il avait quitté la chambre !
- C'est pas vrai ?
- C'est comme j'te dis !
- La pauv'. Déjà qu'elle a du mal à joindre les deux bouts...
- Non... non... Le p'tit – comment qu'y s'appelait déjà ? ... Jean kékchose...
- Sais pu
- Bon, le p'tit en tout cas, il avait tout bien laissé en ordre. Il avait plié les draps et tout et tout, et laissé le loyer pour le mois complet et un p'tit mot.
- C'est pas vrai ?
- Comme j'te l'dis !

Un allemand avec une chemisette bleu ciel et un pull rose sur les épaules lève l'index.

- J'arrive Monsieur ! Je sers le Germain et j'reviens.

Le long du port passe un homme en parka bleue avec une pelle à la main. Le patron sert un café croissant à l'Allemand impatient de découvrir « eine französiche » viennoiserie.

- Donc comme j'te disais, le p'tit est parti dans la nuit et a laissé son poste sans rien dire au gros Michel.
- Oh lui, tel que je l'connais, il a dû lui en mettre une belle au téléphone !
- Penses-tu ! Le gamin avait laissé son smart-machin là - comme ils disent - chez la Bérengère ! C'est elle qu'a répondu quand le Michel a appelé. Elle se f'sait du mouron pour le p'tit. Et l'Michel qui commençait à râler en battant des bras parce qu'y pouvait engueuler personne ! Ah... fallait voir ça !
- Et donc le gamin là, Jean-Bidule, il est parti comme ça et il a laissé son téléphone ? Sans prévenir ? C'est bizarre c't'histoire...

Il se regardent dubitatifs. Deux tables plus loin, l'Allemand parle fort dans son téléphone.

- Ouais. Hier, j'ai bien vu qu'il était resté tard le petiot. J'fermais la terrasse et il était encore là, collé à ses jumelles à zieuter j'sais pas quoi alors qu'y f'sait plus noir que dans les chaussettes de la mort ! C'matin, la cahute était fermée, et l'gamin, envolé.
- J'l'ai toujours trouvé bizarre ce gars moi... Déjà l'année dernière, j'm'étais d'mandé si pour les trous, c'était pas lui...
- Les trous de vers géants tu veux dire ?

- T'es con.

Ils se sourient.

- Enfin bref... pas d'nouvelle, personne à app'ler... z'avez dit tout ça à la gendarmerie ?
- Bah pourquoi ? Il est majeur l'minot... et puis y a pas d'raison d'en faire un foin quand même ! A part pour le gros Michel !
- J'sais bien mais il a comme qui dirait disparu quand même !
- Ouais... mais il avait laissé un mot !
- Et ça disait ?
- Ça disait qu'il fallait pas s'inquiéter, qu'il s'était retrouvé rempli j'sais pas quoi, qu'il avait trouvé son île et qu'il était sauvé... qu'il offrait son smart-machin à la Bérengère qu'elle puisse photographier l'horizon et les oiseaux avec.

Il tique. Dubitatif.

- Sont bizarres les jeunes aujourd'hui, hein ? Tu trouves pas ? Déjà ailleurs à peine qu'y z'ont fait leur trou !